

## Histoire et civilisation du monde byzantin

M. Gilbert DAGRON, professeur

I. — Cours : *Aux frontières du domaine chrétien : gens de savoir, « philosophes », astrologues*

Pour achever l'enquête entreprise l'année précédente sur les écrits et les personnages qui se situent à mi-chemin de la culture traditionnelle et de la culture chrétienne, ont été étudiés les textes astrologiques byzantins, transmis de l'antiquité à Byzance, ou encore de tradition orientale et traduits en grec à l'époque médiévale. Leur importance a été mise en évidence par la publication à Bruxelles, entre 1898 et 1934, du *Catalogus codicum astrologorum graecorum (CCAG)*, mais ils n'ont donné lieu qu'à peu de recherches récentes, en dehors de celles de David Pingree, et la documentation qu'ils fournissent n'a guère été rapportée à l'histoire, histoire de la culture qui les a produits, histoire de la société qu'ils décrivent. Cette relative méconnaissance tient à d'évidentes difficultés de lecture et de compréhension, à l'incertitude aussi sur les dates de composition et de transmission de ces sources, qui rend souvent leur exploitation périlleuse.

Il fallait d'abord évaluer l'originalité de Byzance dans la mise au point et l'utilisation des techniques astrologiques. Elle est assurément assez faible avant la renaissance, aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, de la science astronomique, dont l'astrologie, selon la définition de Ptolémée, n'est qu'une application tâtonnante et un peu hasardeuse aux activités humaines, une sorte de prolongement expérimental. On peut suivre, jusqu'à la disparition de l'École d'Alexandrie au VII<sup>e</sup> siècle, la progressive intégration de l'astrologie au *quadrivium*, la composition de commentaires ou résumés qui supplantent et prolongent les œuvres de Dorothee de Sidon et de Ptolémée. Tout s'agence, jusque là, en un rigoureux stemma. Il n'y a pas ensuite de véritable coupure, sinon dans l'enseignement et la tradition manuscrite, mais une orientation différente. On sait, depuis le VII<sup>e</sup> ou le VIII<sup>e</sup> siècle, que les Indiens, les Perses et les Arabes sont parvenus à des procédés de calcul, à un comput et à des tables plus exacts. C'est désormais par le relais arabe que seront diffusés les

progrès techniques et renouvelés les traités théoriques (Théophile d'Édesse, Maša 'allah, Abu Ma'sar, tous trois connus assez tôt en traduction) ; on se réfère à des observations faites à Bagdad en 829-830 (scolie du *Vatic. gr.* 1594), on a recours aux tables d'Ibn al-Alim (composées vers 960) ; Syméon Seth, au XI<sup>e</sup> siècle, oppose les « anciens » de la tradition grecque aux « modernes » de la nouvelle astrologie arabe. Dans le même temps, sont composés des plaidoyers qui défendent l'astrologie contre le reproche d'impiété, la présentent comme la science des sciences, et proposent que l'Empire chrétien, vaincu pour en avoir abandonné la maîtrise à ses adversaires, rétablisse grâce à elle son hégémonie. Pour la période qui nous intéressait le plus, les VII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles, l'astrologie a donc le triple caractère d'une « science » fécondée par des apports étrangers, suspectée mais défendue au point de vue religieux, jugée indispensable au point de vue politique.

Qui la pratiquait ? La gamme des écrits astrologiques, qui va de traités proches de l'astronomie jusqu'à des formules apparentées à la magie et à la démonologie, nous avertit qu'il y a différentes catégories d'astrologues et de milieux ou publics faisant appel à l'astrologie : professeurs ou savants qui écrivent pour des spécialistes et interfèrent peu avec le monde politique ; personnages cultivés, gens de cour ou d'Église, dont Léon le Mathématicien au IX<sup>e</sup> siècle fournirait le modèle, qui se livrent à l'astrologie par goût et curiosité humanistes, quitte à en désapprouver l'usage pratique ; petits cercles d'initiés, comme celui que nous fait connaître Psellos dans l'entourage de Michel V (1041-1042), ou astrologues patentés, auxquels il semble que les empereurs ne cessèrent jamais de recourir ; enfin, charlatans ou diseurs de bonne aventure, moines bien souvent, qui mêlaient l'astrologie à des pratiques essentiellement religieuses. On a pu ainsi mesurer le large champ d'exercice de l'astrologie, distinguer des niveaux où furent en usage ses techniques, ses recettes, ses notions ou simplement son vocabulaire, et étudier sa progressive intégration à la culture médiévale.

Après Ptolémée, l'astrologie a sa vulgate, elle est apte à dire n'importe quoi, mais pas n'importe comment ; elle est devenue un langage aux multiples possibilités concrètes et abstraites, pourvue d'une complète autonomie sémantique, ne justifiant plus ses concepts par une philosophie ou une religion, mais par sa seule capacité à décrire, classer et expliquer. On s'en aperçoit en analysant la théorie et la pratique des *καταρχαί*, la forme la plus banale de l'« apotélesmatique individuelle », la plus utile aussi, et celle qui pose dans les termes les plus atténués le problème du fatalisme astral, puisqu'il s'agit de répondre à une consultation sur une décision à prendre (se marier, vendre ou acheter...), sur les conséquences d'un événement (entrée d'un fonctionnaire dans une ville, naissance d'un prophète...) ou sur l'aspect caché ou à venir d'une action (identification d'un coupable, du futur empereur...). Le « thème des Arabes » que compose en 775-776 le ps.-Étienne d'Alexandrie,

met en scène de façon très précise une consultation d'un spécialiste par un marchand d'Arabie, qui s'interroge sur l'importance historique de l'Islam. D'autres questions et réponses nous sont conservées qui remontent au v<sup>e</sup> siècle : sur un lionceau, pour savoir s'il pourra être apprivoisé ; au sujet de lettres reçues, pour en connaître le contenu et les intentions avant de les ouvrir (l'astrologue reconnaît s'être trompé et rectifie son interprétation) ; pour l'ordonnance d'un dîner ; sur un linge volé à une esclave ; sur différents voyages en mer et l'arrivée à bon port de cargaisons. Des traités nombreux et très divers permettent de cerner tous les domaines de la vie quotidienne où ne cessa de s'exercer la sagacité des astrologues professionnels ou amateurs : relations familiales et héritages (lequel des deux parents mourra le premier...), mariages, médecine et maladies, recherche de trésors, vols et fuites d'esclaves. Sur ces deux derniers points, la documentation est particulièrement abondante et fournit une typologie des vols classés selon la nature de l'objet volé, les motivations et caractéristiques du voleur, la manière dont le vol a été commis, le lieu de recel, le dénouement prévisible. Plusieurs particularités ont été mises en évidence. L'état du ciel sur lequel va spéculer l'astrologue correspond indifféremment, soit à la date de l'événement lui-même, soit à celle, cas le plus fréquent, de la rencontre avec l'astrologue et de l'énonciation de la question ; ce point appellerait bien des commentaires. Les astrologues se contentent rarement de répondre à une demande ; tantôt ils se veulent devins et s'appliquent à deviner la question qui va leur être posée ; tantôt ils se veulent historiens et travaillent sur des événements du proche ou lointain passé (fondation d'une ville, assassinat, séisme), dont ils s'efforcent de rendre compte ; la fonction épistémologique de l'astrologie est supérieure à sa fonction pratique. Enfin, sur beaucoup de points, on peut mettre en parallèle les prévisions astrologiques et les prédictions des saints ; les thèmes communs aux miracles et aux *καταρχαί* sont nombreux (mort ou guérison, trésors cachés, dénonciation de voleurs), et à lire les textes hagiographiques de près, on s'aperçoit aisément que le questionneur ne sait pas toujours clairement s'il s'adresse à un saint, à un astrologue ou à un magicien inspiré par les démons.

A travers l'astrologie se dessine une certaine image du pouvoir, de sa nature et de sa dévolution. Elle apparaît avec netteté lorsqu'on rapproche les innombrables anecdotes des Chroniques montrant tel empereur ou usurpateur fondant ses espérances ou ses initiatives sur une prédiction astrologique (et parallèlement sur une prophétie miraculeuse) des courts traités théoriques conservés dans le *CCAG* sous les noms de Théophile d'Édesse, Léon le Mathématicien ou Éleuthérios Zébélènos, qui permettent de dresser le portrait du futur empereur, de calculer la durée d'un règne ou d'une charge, d'évaluer les risques ou d'expliquer après coup les faits marquants d'une carrière publique : ainsi la *καταρχή* d'entrée en charge de l'*Augustalis* Théodore (17 mars 486), d'un évêque de Chalcis exilé en Italie en 1009, la scolie

sur la déposition de Photius en 867. L'analyse astrologique n'établit aucune distinction de fait entre pouvoir impérial, fonction administrative et charge ecclésiastique, elle rend compte des hasards d'un « commandement » comme de ceux d'une course à l'hippodrome, en termes de nécessité ; elle sépare radicalement le personnage investi d'une fonction de l'homme historique qui l'endosse, au point de donner du premier une description, une sorte de portrait préétabli dans lequel le second aura à se reconnaître. A Byzance comme ailleurs, mais sans doute moins officiellement qu'ailleurs, on a fait l'horoscope de naissance des « princes ». L'exemple le plus intéressant, parce que le plus détaillé et offrant le plus de garanties d'authenticité, est le long texte édité par David Pingree (*Dumbarton Oaks Papers*, 27, 1973) établi sur un état du ciel au 3 septembre 905, lorsque naît Constantin Porphyrogénète. A sa lecture, on retrouve les formules et classifications de Dorothee de Sidon, Ptolémée et Héphaestion de Thèbes, adaptées sans beaucoup d'imagination à la réalité du x<sup>e</sup> siècle et aboutissant à un portrait conventionnel ; il y avait à se demander, en relevant certains recoupements avec les chroniqueurs, quels rapports ont pu exister entre les sources astrologiques et les sources historiques, ou plus généralement entre la prédiction astrologique et l'Histoire.

Autres horoscopes étudiés : ceux de la fondation de certaines villes et de la construction de leurs murailles. Pour Constantinople, les quelques textes conservés montrent que la tradition se fixe tardivement, et que la légende de l'horoscope établi par Valens à la demande de Constantin en 330, qui limite la survie de la nouvelle capitale à 696 ans, est sans doute le calcul d'un astrologue du x<sup>e</sup> siècle, enjolivé par la suite de toutes sortes de récits et additions, qu'évoque plus tard Manuel Comnène.

A partir de la fin du vii<sup>e</sup> siècle, Byzance et l'Islam se retrouvent constamment sur le terrain de l'astrologie, qui leur est commun et les oppose ; non seulement les ouvrages arabes circulent et sont assez tôt traduits en grec, mais toute une littérature de petits écrits et prédictions sur la succession des empereurs et califes, les alternances prévisibles de victoires et défaites, la décadence des empires, ponctue et règle les épisodes du conflit.

Nous avons commenté plusieurs de ces textes :

— Les prédictions de Valens, interrogé par le roi des Perses sur Mohammad et sa descendance (*CCAG* V, 3, p. 110-112), récit qui se place entre 630 et 651, mais se réfère à un état du ciel au 7 novembre 939, date probable de sa composition.

— La réponse supposée d'Abu Ma'shar à son disciple Abu Saïd : quand l'Empire des Arabes entrera-t-il en décadence ? (*CCAG* V, 1, p. 151).

— La liste des livres astrologiques conservés au Palais (sans doute de Bagdad) et qui ne peuvent être communiqués, parce que considérés comme

secrets d'État (CCAG I, p. 83-84). L'inventaire commence par l' « Horoscope des Arabes » du ps.-Étienne, et compte dix-neuf autres titres ou auteurs, pour moitié identifiables.

— Le document le plus riche et le plus mystérieux est bien cet horoscope, que son éditeur, H. Usener, a daté avec raison de 775-776, c'est-à-dire du moment où le récit prophétique cesse de correspondre à la réalité historique, où la fausse prédiction devient prédiction fausse. La technique astrologique n'y brille ni par son originalité, ni par sa cohérence ; mais cette chronique au futur est le plus ancien témoignage conservé en langue grecque sur le califat omayyade et l'arrivée des Abbassides. Son origine pose problème, et d'intéressants parallèles sont à faire avec Théophane et avec les sources syriaques dont, peut-être, Théophane lui-même s'inspirait. La diffusion du texte, l'usage qui en fut fait pendant des siècles à Constantinople comme à Bagdad, montrent l'importance de cette littérature. L'astrologie est le langage permanent de la rivalité qui oppose Byzance à l'Islam, comme la diplomatie et la guerre en sont la pratique permanente. Des rapports étroits unissent l'astrologie et la guerre (choix des décisions et des dates, conduite des opérations...) ; quant aux représentations du monde politique, elles plongent encore leurs racines dans la « chorographie » traditionnelle (Ptolémée), qui individualisait provinces et régions d'un monde romain alors unifié, en les plaçant sous différents patronages astraux. Encore à l'époque médiévale, il y a là un moyen de décrire et d'expliquer les configurations d'une géographie humaine à laquelle correspondent mal les frontières mouvantes des hégémonies politiques. Sous l'éternité des astres, on prévoit cataclysmes, cycles, décadences, disparition de villes, dans le langage de l'historicité pure.

Si l'astrologie est partout et toujours pratiquée, elle est non moins constamment interdite. Un arsenal de lois civiles est en place dès la fin du IV<sup>e</sup> siècle et ne subit ensuite que fort peu de modifications. La condamnation est formelle, mais équivoque, dans la mesure où il manque une définition rigoureuse de l'*ars mathematica* (distinguée de la « géométrie », science relevant du *quadrivium*) et une désignation spécifique des astrologues, trop aisément assimilés aux magiciens, devins et sorciers. Le législateur hésite entre une condamnation de principe de tous les *mathematici* et la dénonciation de quelques abus (astrologues favorisant les tentatives d'usurpation, truquant le déroulement des courses, désignant comme voleurs des innocents). La répression n'a rien de systématique ; lorsque Justinien s'en prend aux *météorologoi*, qu'il fait fouetter et exiler, sa sévérité surprend Procope (*Anecdota* 11, 37) et s'explique par la peur de la « colère de Dieu » qui saisit l'empereur et l'Empire au temps des pestes et des séismes. Les canons et commentaires conciliaires offrent une matière plus riche, et ont

l'intérêt, à partir du concile *in Trullo* (691-692) de décrire des pratiques magiques ou astrologiques déjà christianisées et récurrentes jusqu'à l'époque moderne. Les commentaires de Balsamon et de Zonaras en montrent la continuation et les formes nouvelles au XII<sup>e</sup> siècle ; l'astrologie s'y trouve condamnée, mais l'astrologue s'y perd dans toute la foule des charlatans, devins, montreurs d'ours, moines inspirés, fous en Christ, à laquelle, de fait, il appartient ; sa faute est jugée plus ou moins grave selon qu'il invoque ou non les démons. Nous atteignons là le niveau d'une culture populaire, où l'astrologie est désormais indépendante de toute théorie et indissociable des pratiques religieuses.

S'il y eut un jour un débat d'idées à propos de l'influence des astres et de la liberté humaine, ce fut au temps de Carnéade, dont les arguments sont sans cesse repris. La littérature chrétienne des premiers siècles a produit *περὶ εἰμασμένης* des œuvres sans vraie originalité. Plutôt que ces polémiques stériles et redondantes, il était plus intéressant de voir se définir, à l'époque suivante, le champ et les notions d'une astrologie proprement « chrétienne ». Les écueils ont été progressivement balisés ; on reprend et développe l'idée que les astres ne sont pas « causes » mais « signes » ; on récuse le fatalisme absolu, dans la mesure où Dieu connaît l'avenir sans l'avoir prédéterminé et où il peut le modifier par l'économie de ses miracles. L'astrologie est bien considérée comme une science, mais approximative et inexacte, Dieu ne nous ayant révélé qu'une faible partie de ces vérités supérieures, afin de nous éviter le découragement. Tels sont les principaux arguments de ceux (le ps.-Étienne d'Alexandrie, Théophile d'Édesse...) qui veulent justifier l'astrologie à l'époque de sa première renaissance. Mais ils ont désormais moins d'importance que l'exégèse sur différents passages de l'Ancien et du Nouveau Testament, depuis Genèse I, 14 (« Qu'il y ait des luminaires au firmament des cieux et qu'ils servent de signes »), jusqu'à l'épisode des Rois mages guidés par un astre inconnu ; ou encore le recours à la légende (révélation de l'astrologie à Seth). Le dossier n'est plus philosophique, mais théologique ; il se grossit de références et d'anecdotes tirées de l'hagiographie ou des Chroniques. C'est cette nouvelle forme que revêt la surprenante controverse opposant l'empereur Manuel Comnène à Michel Glykas (*CCAG*, V, 1, p. 106-141). L'empereur développe conjointement une défense de l'astrologie chrétienne et une théorie de l'économie divine et du miracle, destinée à l'équilibrer ; il met constamment en parallèle l'astrologue et le médecin, autre lecteur de signes ; il invoque pêle-mêle citations scripturaires et récits fabuleux (lettre du ps.-Denys à Polycarpe, inscription de la tombe des Grands Murs annonçant la venue du Christ, consultation de l'astrologue Valens par Constantin...). La réponse de Glykas n'est pas moins significative du point de vue de la critique des textes et de l'argumentation. Pris ensemble, ces deux documents résument à peu près tout ce qu'on pouvait dire sur la validité religieuse d'une pratique devenue envahissante : rien d'important.

## II. — Séminaire : Étude de textes épigraphiques

A été poursuivie en séminaire l'étude des épigrammes chrétiennes du Livre I de l'*Anthologie Palatine*, dans le souci de les dater avec autant de précision que possible, de distinguer les différentes traditions de ces textes (littéraire, épigraphique, mixte) et de parvenir ainsi à une idée plus claire de la composition même du recueil. Présentaient un intérêt particulier les épigrammes suivantes :

— I 90, dédicace du patriarche Sôphronios pour ses *Miracles de Cyr et de Jean*, dont on retrouve le texte dans le *Vatic. gr.* 1607.

— I 97-98 (de 526 ?), inscriptions de Méléète, importantes pour la prosopographie et l'histoire monumentale, et généralement mal comprises.

— I 99 (464-465), inscription de la colonne de Daniel le Stylite à Anaplous, judicieusement expliquée par le R.P. Delehaye, qui appelait encore quelques remarques historiques.

— I 101 (582), épigramme de Ménandre le Protecteur sur un mage perse converti, dont on lui a raconté les aventures, le martyr Iazdbozid bien connu des sources orientales.

— I 109-114 (vers 870), descriptions ou inscriptions de l'église de la Théotokos de la Source (Constantinople), qui posent le problème de l'identification de leur auteur, Ignatios μαγίστῳ τῶν γραμματικῶν, et de l'iconographie de ce sanctuaire, très peu de temps après le rétablissement des images.

— I 120-121, inscriptions de l'église de Blachernes à Constantinople, par lesquelles Georges Pisidès commémore la défaite des Avars en 626, et qui intéressent, outre l'histoire de la capitale, le programme architectural du site et l'évolution de l'iconographie de la Vierge.

Au terme de ces analyses, il est apparu que le Livre I contenait une proportion beaucoup plus importante que ne l'imaginent les éditeurs d'inscriptions gravées ou peintes, ce qui ne signifie nullement que leur tradition soit uniquement épigraphique ; la répartition géographique consacre la primauté de Constantinople ; et on ne relève guère que quatre inscriptions d'Éphèse, deux de Césarée, une de Cyzique. La répartition chronologique est plus révélatrice : aucun texte qui soit sûrement antérieur à 450 ; les périodes les mieux représentées sont les règnes de Justin I et de Justin II (non celui de Justinien I), de même que les lendemains de l'iconoclasme. Toutes sortes de recoupements permettent d'affirmer qu'il y eut alors, sous le règne de Léon VI, une véritable enquête aboutissant, vers 880-900, à la constitution d'une première collection. Sur ce point, l'étude interne du Livre I rejoint celle de l'ensemble de l'*Anthologie* et des étapes de sa constitution (*Anthologie de Képhalas*, rôle de Grégoire Magistros).

Pour compléter notre enquête sur les « byzantins épigraphistes » et la tradition littéraire des inscriptions byzantines, nous avons repris un certain nombre de dossiers, notamment celui, enrichi par toutes sortes de recherches récentes, des inscriptions iconoclastes et iconodoules apposées à la porte de la Chalkè ou ailleurs dans la Constantinople des VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles. Les poèmes relevés et commentés par Théodore Stoudite dans son *Ἐλεγχος καὶ ἀνατροπή* (P.G. 99, 436-478) ont été analysés de ce point de vue, de même que certaines épitaphes impériales, authentiques ou fictives, transmises par des sources littéraires ou des manuscrits (Julien, Constantia femme de Maurice, Nicéphore Phocas, Basile II). Nous ont servi de conclusion les belles pages où Manuel Chrysoloras, en 1411, raconte sa découverte de Rome, son admiration, sa surprise de retrouver dans les ruines de la cité antique un grand nombre d'inscriptions grecques « de type ancien » ou bilingues, qu'il déchiffre et cite sommairement. Il y avait dans cette ville, affirme cet humaniste qui lit sur les pierres l'unité d'une culture, autant de Grecs que de Latins.

M. Denis Feissel a présenté un certain nombre d'inscriptions chrétiennes et commenté des publications récentes.

G. D.

#### PUBLICATIONS

— « Alle origine della civiltà bizantina, lingua di cultura e lingua di stato, in Amando Saïtta, *2.000 anni di storia*, 2, *Dall' Imperio di Roma a Bisanzio*, p. 108-139, Rome-Bari 1979.

— « Le culte des images dans le monde byzantin », in J. Delumeau, *Histoire vécue du peuple chrétien*, I, p. 133-160, Toulouse 1979.

— « Two documents concerning Mid-Sixth-Century Mopsuestia », *Mélanges Peter Charanis*, New Brunswick 1980, p. 19-30.

#### CONGRÈS ET MISSIONS

— Participation au colloque organisé par l'Université de Paris X sur l'hagiographie, mai 1979.

— Participation au colloque franco-soviétique organisé par l'Université de Paris I sur la géographie historique du monde byzantin, novembre 1979.



— Mission épigraphique en Turquie avec M. Denis Feissel (régions d'Adana et d'Antakya), mai-juin 1980.

— Invitation au Dumbarton Oaks Center (Université de Harvard), septembre 1980.

*Centre de Recherche d'Histoire et Civilisation de Byzance*

(Laboratoire associé Collège de France - C.N.R.S.)

Faits marquants de la vie du Centre :

— Deux conférences de M. Ihor Ševčenko, Professeur d'Histoire et de Littérature byzantines à l'Université de Harvard, sur « Les Autobiographies de Nicéphore Blemmydès (1264-1265) ».

— Publication par M. Paul Lemerle, Membre de l'Institut, des plus anciens recueils des *Miracles de Saint Démétrius*, Paris, C.N.R.S., 1979.